

XYZ. La revue de la nouvelle

Elisabeth Vonarburg, *Janus*, Paris, éd. Denoël, coll. « Présence du futur », 1984, 288 p.

Denis Morin



Volume 1, numéro 4, hiver 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morin, D. (1985). Compte rendu de [Elisabeth Vonarburg, *Janus*, Paris, éd. Denoël, coll. « Présence du futur », 1984, 288 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, 1(4), 72–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éerudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Elisabeth Vonarburg

Janus

La meilleure façon de caractériser le recueil de nouvelles *Janus* d'Elisabeth Vonarburg¹ serait, je crois, de faire appel à l'image de Janus lui-même (la nouvelle qui donne d'ailleurs son titre au recueil), tel qu'il est présenté d'abord par l'histoire: «Janus. Celui des anciens qui avait eu deux têtes d'homme, me semblait-il, l'une regardant vers le passé, l'autre vers le futur» (p. 253-254). Et ensuite, tel que le présente Elisabeth Vonarburg: «Quand je me suis arrêté devant elle, les deux visages de la statue qui dormait ont ouvert les yeux et se sont tournés vers moi. La femme, d'abord, brillant dans la lumière du soleil, un lent sourire sur sa bouche close. Puis, l'homme, à contre-jour, deux puits d'ombre à la place du regard» (p. 253).

Dans sa version originale ou dans sa version moderne, Janus c'est toujours l'image d'une déchirure de l'homme et cette déchirure caractérise l'ensemble des nouvelles contenues dans *Janus*, puisqu'on la retrouve tout au long du recueil sous différentes formes:

- entre la vie et la mort dans «l'Oiseau de cendres»;
- entre le passé et l'avenir dans «la Machine lente du temps»;
- entre l'homme et la femme dans «Eon» et dans «Janus» (aussi dans «Bande Ohne ende»);
- entre l'homme et son environnement encore dans «Eon», mais

aussi dans toutes les nouvelles du recueil, dans ce sens que la catastrophe est toujours présente soit au cœur du récit lui-même ou à l'horizon de celui-ci;

- entre l'homme et sa création dans «Eon» en particulier, mais sous la forme du mythe de Prométhée dans «l'Oiseau de cendres». Dans «Janus» par exemple, l'auteure parlera «d'une beauté convenant à un monde survivant sur la ruine des folies passées» (p. 258);
- entre l'individu et son environnement social dans «Bande Ohne ende» et «Dans la fosse» en particulier;
- ou encore entre le conscient et l'inconscient (ou le côté lumière et le côté ombre) de l'homme: dans «Janus» en particulier, mais aussi dans «Eon» et dans presque toutes les autres nouvelles du recueil;
- ou finalement, entre les forces créatrices et les forces destructrices de l'homme.

Tout au long du recueil, cette déchirure (sous ses différentes formes) est présentée comme un mal nécessaire, c'est-à-dire quelque chose qui fait mal et qui est, en même temps, un aspect inhérent à la condition humaine.

Mais ce n'est là que le côté sombre, si l'on veut, du recueil, «un cercle brisé par un éclair» (p. 261). Il y a aussi le côté lumière:

Deux pellicules rouges, opaques, s'étendant à la rencontre l'une de l'autre à la surface d'un lac d'or rouge en fusion, arrivant au contact et s'engloutissant mutuellement, aspirées vers les profondeurs par le même courant perpétuel, sans doute circulaire, qui les fait réparaître plus loin et revenir l'une vers l'autre (p. 10).

Et le côté lumière, c'est le mouvement, le changement, la métamorphose. Ou si l'on préfère, la réconciliation de l'homme avec son univers et par le fait même avec lui-même.

L'originalité et l'intérêt du livre d'Elisabeth Vonarburg résident justement dans cette tentative de réconciliation, ce qui donne lieu à une vision cosmique de l'homme et de l'univers (on pourrait presque parler ici de panthéisme). Cette réconciliation, on la retrouve surtout dans une espèce de symbiose entre l'homme et son environnement: dans «Eon» par exemple, le vaisseau spatial dont il est question est à la fois mi-organique et mi-mécanique. Ou encore, dans «l'Oiseau de cendres», c'est avec la mort que l'homme (dans le personnage de Toomas) se réconcilie.

Cette réconciliation, tout le recueil lui-même la tente dans ce

rapprochement constant qu'il fait entre *le passé* toujours présent, sous la forme de mythes — c'est-à-dire celui de Prométhée, celui de Dieu... — (on peut penser ici aux archétypes ou à l'inconscient collectif dont nous parle Jung) et *le futur* dont la véritable originalité est de reposer les mêmes questions sous une forme différente.

Ce rapprochement «passé-futur» que fait Elisabeth Vonarburg donne au livre une dimension, une richesse de sens qui n'est pas la moindre de ses qualités, et qui ne peut faire autrement que de garder le lecteur pour ainsi dire «en état d'alerte».

Tout cela, dans un langage poétique qui ne fait que stimuler encore plus l'intérêt du lecteur... au point de susciter une deuxième ou même une troisième lecture...

Denis Morin

-
1. Elisabeth Vonarburg, *Janus*, Paris, éd. Denoël, coll. «Présence du futur», 1984, 288 p.

Tom Wolfe

Sam et Charlie vont en bateau

On m'apprend qu'il s'agit d'un écrivain important alors que ce qui m'incitait davantage à faire la lec-

ture de *Sam et Charlie vont en bateau*¹ était relié au titre; il me rappelle une chanson heureuse. J'aurai